ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX RÉPUBLICAINS.

On ne me verra point, écrivain mercénaire,
Me prosterner aux pieds d'une idole éphemère ;
Je n'irai point non plus, prodiguant mon encens,
Flatter honteusement l'ambition des grands.
Ami de la vertu, républicain sévère,
Mes écrits, de mon cœur, portent le caractère.
Je les adresse à vous, héros de tous les temps,
Amis d'un peuple ingrat, ennemis des tyrans,
A vous, qu'on n'a point vus, avec complaisance,
Céder honteusement aux coups de la puissance,
Et sous un joug affreux, lâchement abattus,
Acheter des emplois au prix de vos vertus.
Aussi grand que Caton le fut au bord du Tibre,
Vous saurez, comme lui, mourir ou rester libre.
Le temps passe ; il élève, et détruit tour-à-tour,
Les plus beaux monumens s'écroulent dans un jour,
Et dans un jour aussi les efforts du génie,
De la destruction font ressortir la vie.
On vit pendant long-temps, presque l'univers,
Recevoir des Romains et des lois et des fers,
Le temps ne fit un jour que passer son éponge,
Et l'Empire romain disparut comme un songe ;

Bientôt de ses débris épars et languissans,
On vit se réformer des empires puissans.
Ils passèront aussi ; mais la vertu sévère
Conservera toujours son sacré caractère.
L'histoire recueillant tous les noms glorieux,
En fera, pour le monde, un faisceau radieux;
Ainsi l'esclave même, écrasé sous ses chaînes,
Admire les héros et de Rome et d'Athênes;
Ainsi le grand Caton et le dernier Brutus,
Sous les coups d'un tyran, bien loin d'être abattus,
Se relèvent plus grands de leur chûte profonde,
Pour effrayer encore les oppresseurs du monde.
Ainsi, républicains, quel que soit notre sort,
Sachons braver, comme eux, le supplice et la mort;
Et si nous succombons aux coups de la puissance,
Aux mains de nos enfans laissons notre vengeance:
Aimer la liberté, c'est aimer la vertu,
L'esclave, quel qu'il soit, a le cœur corrompu.

ÉPITRE A LA VERTU.

PAR J. J. G. L. MONNIN.

VERTU ! n'est-tu qu'un mot ? ta gloire qu'un vain
songe ?
Ton culte qu'une erreur, ton dogme qu'un mensonge,
Et Socrate expirant aux pieds de tes autels,
Donna-t-il un exemple inutile aux mortels ?
Ton temple fut jadis sur les rives du Tibre,
Elevé par les mains d'un peuple fier et libre,
Et ton culte sacré, respecté des Romains,
Fit autant des héros de ces républicains.
L'ambitieux César, d'une main téméraire,
Renversa tes autels, brûla ton sanctuaire :
Sous les débris fumans de tes temples détruits,
Alors la liberté, sans force, sans appui,
Tomba sans résistance, et Rome anéantie
Subit le joug du crime et de la tyrannie ;
Dispersés par le fer, tes vrais adorateurs
Renfermèrent ton culte et tes lois dans leurs cœurs ;
Quelques-uns, il est vrai, d'une ame plus stoïque,
Te rendirent encore un hommage publique.
Leur zèle fut puni par la main des bourreaux,
Et la mort imposa silence à tes héros.
Le fanatisme alors parut avec audace,
Substitua l'erreur et le crime à ta place.

Tout fut dans l'univers , fourbe ou bien égaré ,
Et le mensonge osa prendre ton nom sacré.
Mille religions , pour ravager la terre ,
S'armèrent en ton nom des foudres de la guerre ,
Et d'un prêtre imposteur , devenu l'instrument ,
L'homme ne crut pouvoir t'honorer dignement ;
Qu'en plongeant de sang froid , d'une main sanguinaire ,
Le poignard dans le sein de son malheureux frère.
Tous les peuples séduits , par les prêtres , les rois ,
Crurent qu'en s'égorgeant ils pratiquaient tes lois.
  Ainsi l'on t'honorait , alors que sur la terre
Le génie et les arts portèrent la lumière.
Et bientôt la science occupant son loisir ,
L'homme devint plus doux, mais plus propre à servir.
Les muses le rendant sensible à l'harmonie ,
Au prestige des arts et de la poésie ,
Par des chants séducteurs , il charma l'univers ,
Et sous des nœuds de fleurs lui déguisa ses fers.
Le crime plus rusé , sut prendre avec adresse
Le masque des talens et de la politesse.
Et tenant tour-à-tour la lyre et le pinceau ,
Tantôt dans un beau vers, tantôt dans un tableau ;
Des graces , empruntant la légère parure ,
Il sut se rendre aimable à force d'imposture.
  Le chantre de Mantoue , habile courtisan ,
Sous les traits les plus beaux déguisa son tyran ;
Plaça ce monstre affreux , le fléau de la terre ,
Sur tes autels sacrés et fut cru du vulgaire.
Ainsi , de siècle en siècle , Auguste respecté ,
Arriva glorieux à la postérité.

Ainsi, parmi les Francs, le régent du Parnasse,
Héritier du génie et de l'ame d'Horace,
Emboucha la trompette, et chanta les exploits,
Du plus ambitieux et du plus fou des rois ;
Ainsi prostitué, par de lâches maximes,
Le talent parmi nous divinisa les crimes.
Nul n'osa relever ton temple renversé,
Nul n'osa célébrer ton culte méprisé ;
Rappeler à leurs droits les nations esclaves,
Sous les yeux des tyrans, déchirer leurs entraves.
Dévouant ses pinceaux, à la religion,
Le peintre consacra la superstition.
Si l'homme n'alla plus, aveugle dans sa rage.
Porter loin de chez lui la mort et le carnage,
Tranquille en ses foyers, de son cœur abattu,
A vivre mollement, il borna la vertu,
Abandonnant le soin de la chose publique
Aux ordres absolus d'un pouvoir tyrannique;
Et mouton décoré de rubans et de fleurs
Il attendit les coups des sacrificateurs.
Il appèla vertu sa lâche insouciance,
Et résignation, sa vile complaisance.
Quelquefois abusant d'un pouvoir dangereux,
Un père séparant deux amants malheureux,
Portant la mort au sein de sa fille éplorée,
Croit dans sa cruauté suivre ta loi sacrée.
L'avare pour ses fils, amassant un trésor,
Croit dresser tes autels, sur son vil monceau d'or.
L'aveugle Cœnobite, en sa retraite obscure,
Luttant contre son cœur et contre la nature ;
Étouffant sous le poids de son austérité

Le germe précieux de sa postérité,
Croit te rendre par-là le plus sublime hommage.
Le soldat animé par l'espoir du pillage,
Pour l'honneur de son roi, le chef plus valeureux,
Par ostentation, le riche généreux,
Soulageant par orgueil les maux de l'indigence,
Qu'il écrase du poids de sa magnificence;
La dévote oubliant la terre pour les cieux,
Et sans cesse adressant ses prières aux dieux;
La coquette quittant le rouge et la toilette,
Médisant des plaisirs que son ame regrette,
Pensent suivre tes lois; et leur zèle trompeur
Prends pour de la vertu l'amour propre ou l'honneur.
Mais l'homme quoi qu'il soit, ou bon fils ou bon père.
Ou juge incorruptible ou magistrat sévère,
Ou zélé défenseur d'un ami malheureux,
Dès qu'il a des tyrans, il n'est point vertueux.
Quoi! Socrate expirant victime de l'envie,
Qui meurt en bénissant son ingrate patrie:
Camille condamné, pour prix de ses bienfaits,
Aux peines que les lois réservent aux forfaits;
A l'exil, pour son cœur, le plus affreux supplice,
Qui, de Rome vaincue, oubliant l'injustice,
Revient, l'arrache aux coups des barbares Gaulois,
Et se venge en sauvant son pays et ses lois.
Quoi! Brutus étouffant les cris de la nature,
Qui punit dans son fils une publique injure:
Quoi! tous les compagnons du grand Léonidas,
Subissant, pour la Grèce, un glorieux trépas.
Trasibul relevant les lois de sa patrie,
Sous un joug étranger, bassement asservie;

Ces défenseurs du peuple et de la liberté,
L'honneur de leur pays et de l'humanité,
Se verront confondus avec ces vils esclaves,
Honteusement soumis et fiers de leurs entraves,
Qui pensent en pliant sous l'absolu pouvoir,
Des hommes vertueux, remplir le saint devoir.
Quoi! César et Caton, tous deux couverts de gloire,
Seraient placés ensemble au temple de mémoire.
Socrate se verrait à côté d'Anitus,
Et le lâche Tarquin égalerait Brutus;
Le stoïque Rousseau, ce philosophe austère,
Verrait tout près de lui le courtisan Voltaire,
On verrait à côté des hommes vertueux,
Marcher le front levé les talens dangereux,
Non, non, viendra le jour, où régnant sur la terre,
Tu frappera les yeux du facile vulgaire,
Où tirant les grands noms de la nuit des tombeaux
Tu feras dans l'oubli rentrer tous les bourreaux.
  Dans les siècles derniers, sur les monts helvétiques;
Le grand Tell, au milieu de treize républiques
Releva tes autels; à peine redressés,
De nouveau par le crime, ils furent renversés.
Et l'on vit aussitôt la sombre tyrannie
Prenant le masque alors de l'aristocratie,
Elever son pouvoir, sur leurs sanglants débris,
Et séduire en ton nom les crédules esprits.
Ainsi tu fus encor de la terre exilée.
Depuis tu reparus, par nos vœux appelée,
Sur le sol des Français. Tes regards pénétrans
Sous leur masque trompeur découvraient ces tyrans.

Nous avons vu ton front, éclatant sans parure,
Commandant le respect, rédouté du parjure,
L'austère vérité marchait devant tes pas,
Et le bonheur suivait soutenus par ton bras.
Mais hélas! parmi nous tu ne fis que paraître,
Et le peuple n'eut pas le temps de te connaître.
Tes zélés partisans, tes fiers adorateurs,
Furent tous immolés par des vils imposteurs.
De nouveau repoussée au temple de mémoire,
Tu retournas placer leurs noms couverts de gloire.
Viens auguste Vertus, viens régner parmi nous;
Nos cœurs te sont ouverts, nous te le jurons tous.
Nous braverons le crime et sa main meurtrière,
Et jusques à la mort nous suivrons ta bannière.

FIN.